



**HAL**  
open science

# La désintégration par le travail. À propos de "Robledo", de Daniele Zito

Karel Yon

► **To cite this version:**

| Karel Yon. La désintégration par le travail. À propos de "Robledo", de Daniele Zito. *Salariat*, 2022, 1 (1), pp.103-113. halshs-03922435

**HAL Id: halshs-03922435**

**<https://shs.hal.science/halshs-03922435>**

Submitted on 4 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Crise de l'emploi, refus du salaire et désintégration par le travail.

### À propos de *Robledo*, de Daniele Zito<sup>1</sup>

Depuis des décennies, la remise en cause des droits salariaux est menée dans les pays occidentaux au nom d'une réduction fallacieuse de la « valeur-travail » à la cause de l'emploi<sup>2</sup>. L'argument est le suivant : le « travail » est vecteur d'intégration, et si nos démocraties se délitent, c'est parce que le « travail » – en réalité l'emploi – vient à manquer. Pour restaurer la civilisation, il faut donc remettre les personnes au « travail », quitte à en baisser toujours plus le coût, à le rendre toujours plus flexible pour le distribuer plus largement. « Moins d'argent, plus de travail », pour reprendre – en l'inversant – un slogan ouvrier des années 1970<sup>3</sup>. Dans *Robledo*<sup>4</sup>, fable dystopique, Daniele Zito pousse ce raisonnement dans ses ultimes limites en imaginant une société où la prolifération des exclus de l'emploi aurait donné naissance à un mouvement politique de mortification par le travail, une conjuration de travailleurs bénévoles qui endossent le rôle de salarié sans réclamer de salaire.

#### **Travail : tout doit disparaître**

*Robledo* est le titre du livre que signe Daniele Zito, et le nom du journaliste, Michele Robledo, dont les écrits sont rassemblés dans le livre. L'ouvrage se présente comme un recueil de fragments d'une enquête consacrée à un phénomène mystérieux, un mouvement souterrain appelé « Travail pour le Travail » (TPT) :

« Personne ne sait d'où vient TPT, mais tous entrent tôt ou tard en contact avec l'organisation. Ses membres travaillent en général dans les centres commerciaux et dans les grandes chaînes où il est plus facile de se mêler à la foule, où personne ne sait ni ne se demande qui sont ses collègues. Du moment qu'ils ne causent pas de dégâts, personne ne les remarque. Leurs proches les laissent faire. Ils savent, mais ils ne disent rien. Ils respectent leur inquiétude. » (p. 32)

Dans une Italie contemporaine ravagée par la crise économique, des salarié-es ayant perdu leur emploi en viennent à travailler gratuitement pour retrouver un semblant de vie sociale. Ils et elles se glissent parmi les manutentionnaires d'Amazon, les vendeuses des centres commerciaux ou les employé-es de librairie. En travaillant ainsi, libérés du chantage à l'emploi capitaliste, de la crainte de perdre un salaire qu'ils ne touchent pas, ces « ghost workers », comme les appelle Robledo, redécouvrent une expérience positive du travail. Luca, un chômeur de longue durée, est le premier à livrer son témoignage. Il raconte comment, au hasard d'une course à Ikea, il a retrouvé la joie de travailler en accompagnant dans les rayons une vieille dame qui l'avait confondu avec un vendeur :

« Le lendemain matin, il était de retour chez Ikea. Cette fois il avait mis un gilet jaune et bleu qui, avec un peu d'imagination, ressemblait à une tenue de travail. Il avait recommencé à travailler, exactement comme avant. Il se déplaçait dans les rayons, mettait la marchandise en ordre, dispensait des conseils, des sourires, des clins d'œil. Les gens ne cessaient de s'adresser à lui. On le prenait par un bras, on le tirait, on lui demandait le prix d'un canapé, celui d'une chaise, d'une petite vitrine. Il n'avait pas une minute de libre. [...] Au bout de quelques jours, il s'était débrouillé pour avoir une tenue authentique. Il travaillait plus et mieux que n'importe quel employé. Personne ne se demandait qui il était. Personne ne lui demandait qui il était. Il n'avait pas de contrat, il n'avait pas de salaire, il n'avait rien, il se contentait de travailler, de manière irréprochable. Plus il travaillait, plus son inquiétude disparaissait. Il n'avait pas besoin d'autre chose. » (pp. 30-31)

La valeur s'étant à ce point tellement déconnectée du travail, c'est dans l'acceptation d'un travail sans salaire, plus que dans la quête illusoire d'un travail rémunérateur, que les *ghost workers* regagnent leur

<sup>1</sup> Ce texte est une version révisée et prolongée de la note de lecture parue initialement sur le site de Revue Salarial. Merci à Nicolas Latteur de m'avoir signalé cet ouvrage, ainsi qu'à Mara Bisignano, Mathieu Grégoire, Sophie Rétif et Claire Vivès pour leurs commentaires stimulants de versions précédentes de ce texte.

<sup>2</sup> Voir l'article de Mathieu Grégoire dans ce même numéro.

<sup>3</sup> « Plus d'argent, moins de travail » était un slogan emblématique de « l'automne chaud » de 1969, qui fut le point culminant de l'insubordination ouvrière en Italie.

<sup>4</sup> Daniele Zito, *Robledo*, Paris, Christian Bourgois, 2019 (trad. de l'italien, 2017).

place dans la société, la conviction de ne plus être surnuméraires. Pour Michele Robledo, qui est lui-même un journaliste précaire et vieillissant, pris à la gorge par les problèmes financiers, l'odyssée de celles et ceux qu'il appelle les « travailleurs non conventionnels » ne paraît pas si folle :

« Voilà dix ans que je suis journaliste, sans m'attendre à la moindre forme de rétribution. On me paie peu et mal. Je survivais en faisant des tas d'autres métiers, mais quand on me pose la question, je réponds avec orgueil : *je suis journaliste*. Je porte moi aussi une tenue de travail qui ne m'appartient pas, dans la vaine tentative de faire croire aux autres que je suis ce que je ne suis pas. » (p. 54)

Si les employeurs peuvent avoir intérêt à nier la réalité d'un phénomène qui leur procure une main-d'œuvre gratuite, l'invisibilité des *ghost workers* résulte aussi de ce qu'est devenu l'emploi dans la société capitaliste : à ce point deshumanisé et interchangeable, incertain, en restructuration permanente que les salarié-es ne se reconnaissent déjà plus entre elles et eux. La période n'est plus aux collectifs de travail conscients d'eux-mêmes et résistants, et encore moins aux utopies sociales. Il n'empêche : l'exemple de Luca montre qu'en se réappropriant bénévolement un « métier », en décidant par eux-mêmes de se remettre au travail, les *ghost workers* recréent leur propre bulle de subjectivité autonome au milieu du travail subordonné.

### ***Du communisme comme suicide collectif***

Mais si le retour au travail délivré de l'emploi salarié permet de se sentir à nouveau utile et vivant, c'est au prix d'une conception radicale du don de soi. Fondus dans la force de travail anonyme, les fantômes de l'emploi travaillent jusqu'à épuisement des ressources, comme on utilise son smartphone jusqu'à ce que la batterie lâche, et finissent, dans un geste évoquant autant le *burn-out* que le terrorisme kamikaze et la rhétorique des coachs en développement individuel, par conclure leur « parcours personnel de libération » en se donnant la mort.

« Les *ghost workers* ne meurent jamais seuls : ils se suicident sur leur dernier poste de travail, souvent en entraînant avec eux le plus de gens possible. [...] Tous leurs parcours de libération conduisent à la mort. De leur point de vue, il n'y a aucune autre voie pour se libérer *complètement* du lien du salaire. » (p. 38)

Jouant avec le récit post-moderne de la fin des « grands récits », *Robledo* se présente comme une mosaïque d'écriture diverses, alliant carnet intime, enquête journalistique, témoignages, coupures de presse et littérature. Il entremêle l'introspection et les dérangements psychologiques du narrateur, un travailleur intellectuel prolétarisé, au récit choral d'innombrables subjectivités précaires qui tout à la fois se retrouvent et s'oublent grâce à leur engagement total dans le travail. En articulant les niveaux de narration multiples que permet la forme de l'anthologie, le réalisme du récit se renforce par le doute qu'il instille sur la véracité des faits relatés par le journaliste, comme sur le caractère apocryphe de certains écrits. Daniele Zito lui-même, qui signe la postface de ce qu'il présente comme un recueil des « carnets » de Robledo, le confirme : ces écrits sont authentiques sans être véridiques, car Robledo « scrutait la réalité à travers la falsification. [...] Aucun de ces textes n'est né d'une expérience réelle ; tous pourtant, avec des succès variés, ont contribué à modeler la réalité » (p. 302).

Cette chronique dystopique est d'autant plus marquante qu'elle touche à peine au réel, se contentant de réarranger quelques traits saillants du monde tel qu'il est. Elle sublime en premier lieu la multiplication des formes de travail dégradé, dénié, invisible, qui font qu'une bonne partie de la production et de la reproduction sociales reposent aujourd'hui sur du travail gratuit ou sous-payé<sup>5</sup>. D. Zito, qui fut chercheur en informatique à l'Université de Catane, rappelle dans une interview à quel point le texte se nourrit de son expérience intime du travail : « Je travaillais à l'université, qui est le royaume du travail non rémunéré, mais cela arrive beaucoup dans la culture, dans l'édition. Il y a tellement de secteurs où le travail non rémunéré est la norme. [...] En écrivant ce livre, je me suis rendu compte que ce qui semblait être une composante marginale du travail, le travail gratuit, est en fait une composante prédominante. Des secteurs économiques entiers s'effondreraient sans cette main-d'œuvre<sup>6</sup>. » Pour qui réfléchit à la façon dont les subjectivités se forment dans l'expérience du travail, *Robledo* illustre par l'absurde la centralité politique du travail. Il le fait

<sup>5</sup> Sur ce sujet, lire Maud Simonet, *Travail gratuit : la nouvelle exploitation ?*, Paris, Textuel, 2018.

<sup>6</sup> « Molte birre con... Daniele Zito », *Finzioni*, 19 sept. 2017 ; <https://www.finzionimagazine.it/f/molte-birre-con-daniele-zito/> (consulté le 19 juillet 2021, notre traduction).

en prenant au mot l'intention néolibérale d'une liquidation totale de la force de travail, en montrant comment la transformation du travail en un actif aussi liquide que le capital mène à son anéantissement pur et simple.

« Le monde est plein d'endroits où on peut roder comme des spectres. » (p. 35)

Un autre fil permet à Robledo de remonter jusqu'aux travailleurs fantômes de TPT : l'enquête sur une épidémie d'événements mortels inexplicables impliquant des travailleurs irréguliers. D. Zito prend là encore appui sur un trait bien réel du travail contemporain. En s'inspirant du décompte des morts au travail produit par un Observatoire indépendant de Bologne<sup>7</sup>, il met en lumière le drame des accidents du travail, un drame rendu le plus souvent invisible faute d'instruments pour l'objectiver. En menant cette enquête, Michele Robledo est à la fois journaliste et sociologue, il met au jour un fait social, et c'est en cherchant à en interpréter la sérialité qu'il en vient à cette explication : l'existence d'un immense réseau militant aux contours politiques incertains, engagé à sa manière dans la reconquête du travail.

TPT devient alors ce facteur caché permettant de redonner du sens à l'irrationalité du capitalisme contemporain, la raison positive qui sous-tend ses pulsions de mort. On ne s'étonnera pas, dès lors, de trouver au détour des pages des allusions au terrorisme islamiste. La circulation virale de vidéos macabres d'auto-exécutions sur le lieu de travail rappelle notamment les techniques de communication de Daesh. Mais l'ambiguïté du phénomène étudié par Robledo, dont la réalité autant que le caractère collectivement organisé sont en permanence mis en doute, rappelle surtout la violence politique des dites « années de plomb » italiennes. Le récit policier d'une « galaxie formée de centaines d'associations préexistantes unies par un même objectif, se libérer du travail » (p. 254), convoque ainsi la mémoire de l'Autonomie et sa réduction intéressée, dans le regard de l'État, aux attentats des brigades rouges<sup>8</sup>.

### **Robledo à la lumière de l'opéraïsme**

Car l'écriture de *Robledo* est tout entière traversée, dans sa forme et ses références, par l'expérience d'un mouvement social emblématique de l'Italie des années 1960-70, qui naît sous la forme de l'opéraïsme et se prolonge dans l'Autonomie. L'opéraïsme est un courant politico-intellectuel né à la faveur du « miracle économique » italien (une rapide et brutale modernisation industrielle) au lendemain de la Seconde guerre mondiale. Il se formalise dans la première moitié des années 1960, à l'initiative d'intellectuels comme Raniero Panzieri et Mario Tronti, dans l'intention de renouveler la théorie marxienne à partir d'une démarche d'enquête attentive aux mutations du capitalisme et de l'expérience ouvrière. Ce que réalisent la revue *Quaderni rossi* (1961-66), qui fait office de laboratoire intellectuel, et le journal *classe operaia* (1964-67), davantage tourné vers l'intervention directe dans la lutte de classe. Les mouvements sociaux de la fin des années 1960 et notamment l'automne chaud de 1969, marqués par des grèves sauvages dans les grandes usines du Nord de l'Italie et des convergences entre étudiants et ouvriers, semblent consacrer les analyses opéraïstes, au moment même où les théoriciens de ce courant s'éparpillent en suivant des voies divergentes. Ils ouvrent alors de nouvelles pistes de réflexion, autour du rôle de la jeunesse étudiante, du travail intellectuel et des luttes hors de la sphère de la production, que développeront notamment Sergio Bologna et Toni Negri, et qui vont paver la voie du mouvement de l'autonomie<sup>9</sup>.

En partant de l'analyse empirique des luttes ouvrières, des grèves sauvages et des actions de sabotage, les opéraïstes ont mis au jour des formes de « spontanéité organisée », sans leaders ou chefs d'orchestre clandestins, sans médiations partisans ou syndicales, exprimant la résistance autonome de la « masse

---

<sup>7</sup> Chiara Impellizzeri, « Un spectre rôde parmi les travailleurs : sur *Robledo* par Daniele Zito », 404, 2 juin 2017 ; <https://quattrocentoquattro.wordpress.com/2017/06/02/robledo-zito/> (consulté le 19 juillet 2021). L'observatoire [<https://cadutisullavoro.blogspot.com/>] a été créé par l'artiste italien Carlo Soricelli.

<sup>8</sup> Dont l'action la plus célèbre est, au printemps 1978, l'enlèvement, la séquestration et l'assassinat d'Aldo Moro, dirigeant démocrate-chrétien et partisan du « compromis historique » avec les communistes.

<sup>9</sup> Pour une introduction à ces courants, on lira avec profit les guides de lecture proposés sur le site de la revue *Période* : « Opéraïsmes », par Julien Allavena et Davide Gallo Lassere, et « Autonomies italiennes », par Julien Allavena et Azad Mardirossian. L'épais recueil de Nanni Balestrini et Primo Moroni, *La Horde d'or. La grande vague révolutionnaire et créative, politique et existentielle. Italie 1968-1977* (Paris, L'éclat, 2017, 1<sup>e</sup> éd. italienne 1988), compilation de multiples fragments liés à cette histoire, permettra d'en prolonger la découverte.

sociale » des travailleurs industriels au capitalisme<sup>10</sup>. Cette méthode de l'enquête ouvrière, envisagée comme un moyen tout à la fois de découvrir et consolider l'organisation politique immanente de la classe laborieuse, se retrouve dans la démarche de Robledo, qui montre comment le métabolisme contemporain du capitalisme secrète les cellules de *ghost workers* et, ce faisant, en conforte le mouvement. De même, la logique d'auto-destruction du « Travail pour le Travail » ne fait que radicaliser la *stratégie du refus* théorisée par les opéraïstes. Rappelons que ceux-ci faisaient l'analyse que les luttes syndicales avaient acquis un rôle fonctionnel dans le développement du capitalisme et que seule une stratégie d'insubordination radicale permettrait de rouvrir une voie révolutionnaire : « Pour lutter contre le capital, la classe ouvrière doit lutter contre elle-même en tant que capital »<sup>11</sup>. Enfin, en situant son intrigue parmi les travailleur-ses intellectuel-les des services et les employé-es de commerce, le livre de Zito acte le saut « post »-opéraïste accompli par les théoriciens de l'autonomie comme Toni Negri. Il parle de l'Italie post-fordiste, celle dans laquelle « l'ouvrier-masse » de la grande industrie – ce travailleur déqualifié des chaînes de production automobile qui était le sujet politique central de l'opéraïsme des années 1960 – a cédé la place à la figure plus floue, irréductible à quelque forme de travail ou secteur économique particuliers, de « l'ouvrier social ».

Zito indique s'être inspiré des mouvements révolutionnaires italiens des années 1960-70, non seulement pour produire la matière de son livre mais aussi pour la modeler : « J'ai préféré opter pour la construction de tout un univers narratif, avec ses documents, ses légendes urbaines, ses journaux intimes, ses notes d'adieu, etc. Si vous y réfléchissez, c'est le seul moyen que nous connaissons pour raconter l'histoire des organisations révolutionnaires<sup>12</sup>. » En cela, *Robledo* fait aussi penser au style littéraire de l'auteur opéraïste par excellence, Nanni Balestrini. Né en 1935 à Milan, mort à Rome en 2019, Nanni Balestrini, poète et romancier, fut avec Negri, Bologna et d'autres, un des fondateurs du groupe d'extrême gauche *Potere operaio* en 1969. Reprenant un slogan scandé dans les usines du Nord de l'Italie pendant les grèves de 1969 – « Que voulons-nous ? Nous voulons tout ! » – il livre en 1971 un roman<sup>13</sup> qui retrace le processus de subjectivation politique indissociablement collectif et individuel d'un jeune OS méridional typique de l'ouvrier-masse. Aussi, et c'est en cela que Robledo résonne comme un lointain écho du travail de Balestrini, *Nous voulons tout* poursuit l'entreprise de destruction des normes littéraires et de liquidation de la figure de l'auteur que Balestrini avait initiée dans les groupes de la néo-avant-garde italienne<sup>14</sup>. Son roman est construit à partir de fragments de discours directement puisés dans les luttes sociales : transcriptions d'entretiens avec un jeune gréviste de la Fiat, extraits de tracts ou d'articles et comptes rendus d'assemblées générales. Il prolongera cette « poétique de l'« évaporation de la subjectivité de l'auteur<sup>15</sup> » dans ses textes ultérieurs, et notamment deux ouvrages : *L'Éditeur*, sur la mort de Giangiacomo Feltrinelli en 1972<sup>16</sup>, et *Les invisibles*, à propos des luttes autonomes de la « génération de 1977 »<sup>17</sup>. Ces deux livres, plus tardifs, reviennent sur la geste épique des années 1970 mais en y intégrant la face sombre des années de plomb, faite de déchirements autour du passage à la violence clandestine, de la répression brutale de l'État, des trahisons des repentis et de l'emprisonnement.

### Du travail gratuit au salaire politique

En tant qu'expérience politico-littéraire, *Robledo* puise ainsi dans toute l'intelligence de la tradition militante, théorique et littéraire de l'opéraïsme. Interprété à l'aune de cette filiation souterraine, il en souligne en même temps les apories, la dynamique interne d'une politique du désespoir, puisque le capitalisme en est arrivé à un tel point de son développement que la seule échappée révolutionnaire

<sup>10</sup> Romano Alquati, « Lutte à la Fiat », *Actuel Marx*, n°65, 2019, p. 149-154 [1963].

<sup>11</sup> Mario Tronti, *Ouvriers et capital*, Genève, Entremonde, 2016 (2<sup>e</sup> éd. italienne 1971), p. 348.

<sup>12</sup> « Intervista a Daniele Zito, come nasce "Robledo" ? », *Altri Animalì*, 13 juin 2017 ; <http://www.altrianimali.it/2017/06/13/intervista-daniele-zito-nasce-robledo/> (consulté le 19 juillet 2021).

<sup>13</sup> Nanni Balestrini, *Nous voulons tout*, Genève et Paris, Entremonde, 2012 (1<sup>e</sup> éd. italienne 1971).

<sup>14</sup> Ada Tosatti, postface à *Nous voulons tout*, *op. cit.*, p. 167-172.

<sup>15</sup> Carlo Baghetti, « Formes et fonctions d'un roman impopulaire : *Vogliamo tutto* de Nanni Balestrini », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], n°35, 2017, mis en ligne le 2 juin 2018, consulté le 24 juillet 2020.

<sup>16</sup> Nanni Balestrini, *L'Éditeur*, Paris, P.O.L., 1995 (1<sup>e</sup> éd. italienne 1989).

<sup>17</sup> Nanni Balestrini, *Les invisibles*, Grenoble, Le monde à l'envers, 2019 (1<sup>e</sup> éd. italienne 1987).

semble être celle du suicide collectif. Il se présente ainsi comme le revers du « progressisme » (post-)opéraïste selon lequel « La fin du capitalisme serait une nécessité inscrite dans son développement même<sup>18</sup> ».

Il est possible, cependant, de faire jouer cette tradition contre elle-même, d'en reprendre les réflexions de façon positive pour imaginer ce que serait une politique alternative : celle, non pas de la libération du travail par sa négation, mais de son émancipation par la reconquête du salaire (en plus de la nécessaire et évidente maîtrise des moyens de production). Ce qui suppose de distinguer le salaire de l'emploi, en acceptant l'idée selon laquelle le salaire puisse ne pas être seulement la médiation politique du commandement capitaliste, la laisse de la subordination, mais le terrain d'une lutte pour définir une autre pratique de la valeur. À cet égard, la relecture des thèses opéraïstes sur le « salaire politique », dont on trouve trace dans le roman séminal de Balestrini<sup>19</sup> ou dans un petit texte de Paolo Virno sur le « salaire comme variable indépendante »<sup>20</sup>, permettrait d'envisager un chemin de traverse vers un « déjà-là révolutionnaire » du salariat<sup>21</sup>, pour imaginer un communisme de nouveau arrimé aux pulsions de vie. C'est peut-être à ce genre de sursaut que nous invite la fable dystopique de Daniele Zito.

Karel Yon, IDHE.S (Université Paris-Nanterre, CNRS)

karel.yon@parisnanterre.fr

---

<sup>18</sup> Pierre Dardot, Christian Laval, El Mouhoub Mouhoud, *Sauver Marx ? Empire, multitude, travail immatériel*, Paris, La Découverte, 2007.

<sup>19</sup> Nanni Balestrini, *Nous voulons tout*, *op. cit.*, p. 87-99.

<sup>20</sup> Paolo Virno, « Les principes de 1969. La force d'une thèse honnie: le salaire variable indépendante », 1998 (en ligne : <http://www.lyber-eclat.net/lyber/virno/virno-salaire.html>)

<sup>21</sup> Bernard Friot, *L'enjeu du salaire*, Paris, La Dispute, 2012.